

BRANDT, EDMOND HERMANN (1870-1939)

BRANDT, Edmond Hermann, enseignant, colporteur et directeur de l'Institut évangélique français, né à Montéchâteau (Doubs) le 1^{er} août 1870, décédé à Hampden (Massachusetts) le 1^{er} décembre 1939. Il avait épousé successivement Alice Bourgoin en 1896 et Angèle Boy en 1912. Inhumé au cimetière Hawthornedale de Pointe-aux-Trembles.



Naissance et formation

Edmond Hermann Brandt est né le 1^{er} août 1870 à Montéchâteau (Département du Doubs) à une trentaine de kilomètres au sud de Montbéliard. Il était issu d'une famille de longue tradition protestante. Les Brandt neuchâtelois, réfugiés huguenots, porte un nom d'origine flamande qui a connu de nombreuses variantes (Brand, Brant, Brander, etc.) évoquant l'idée de feu, d'incendie. Les Brandt qui nous concernent ont migré dans la France voisine. Selon *L'Aurore*, la Parole de Dieu et la littérature missionnaire faisaient partie des principales lectures de sa famille. Son père s'appelait Louis. Il était paysan et forgeron; le pasteur Abram, né dans le même village, évoque l'aide qu'Edmond apportait à son père aux labours, à la grange et à la forge. Edmond avait deux frères et une sœur du nom de Bertha mais avait perdu sa mère, Catherine Guental, alors qu'il était encore adolescent.

Il semble avoir d'abord passé deux ans à l'Institut de Glay¹, cette école normale qui préparait aussi au travail missionnaire². En attente d'un emploi, il a obtenu un diplôme à l'Académie de Besançon³ puis est retourné à l'Institut pour parfaire sa formation en mathématiques et en littérature afin d'obtenir son brevet d'instituteur. C'est alors que Jules Bourgoin, un ancien de Glay passé au Canada comme directeur de l'Institut de la Pointe-aux-Trembles, rattaché aux presbytériens depuis 1881, réclama un instituteur pour son collège missionnaire montréalais⁴. À peine âgé de dix-neuf ans, Edmond releva le défi et décida de partir pour le Canada où il fut accueilli le 30 octobre 1889 par celui qui l'avait demandé en présence de nombreux élèves dont Henri Joliat qui en devint l'ami.

À la suite de sa participation aux réunions de prière de l'Institut⁵, le professeur

¹ Sur cet Institut, lire de Jean-Louis Lalonde, « Les missionnaire québécois et l'Institut de Glay, *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois*, n° 19, p. 3-8 (en ligne).

² Deux de ses frères se sont aussi formés à l'Institut dans cette perspective. Son aîné, Louis, était instituteur en Algérie et son frère Jules avait d'abord enseigné dans le Cher d'où il était parti pour le Sénégal comme instituteur missionnaire. Au moment du décès d'Edmond, on sait qu'il avait pris sa retraite à Vanves près de Paris. Jules avait suivi avec beaucoup d'intérêt la carrière de son frère au Canada. L'épouse de Louis Brandt, Marie Abram, était donc proche du pasteur Louis Abram que cette biographie évoque à quelques reprises.

³ Il y a flottement sur la fréquentation de cette école de société savante, Louis Abram, qui l'a très bien connu, la situant à Besançon à 80 km plus au sud mais Morgan, en 1912, dans *Men and Women of the time* parle plutôt de l'Académie de Belfort à 30 km plus au nord.

⁴ Sur sa direction, voir Jason Zuidema, « Jules Bourgoin et la mission de l'Institut de la Pointe-aux-Trembles », *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois*, n° 32, p. 1-5 (en ligne).

⁵ Le collège qui avait offert pendant trente ans une formation agricole combinée à l'enseignement des matières de base a gardé son nom même après qu'il soit devenu une école secondaire comme les autres.

Brandt se rendit compte qu'il était doué pour l'animation et prédication. Persuadé qu'il rendrait un meilleur service à la cause missionnaire en devenant pasteur, il étudia pendant cinq ans à partir de 1891 au Collège presbytérien de Montréal la philosophie, la théologie et la pastorale sous la direction du réputé Français Daniel Coussirat. Les vacances scolaires d'alors duraient plus de quatre mois et bien des enseignants et étudiants en théologie les mettaient à profit pour faire du colportage en région ou tenir des classes élémentaires dans des stations missionnaires. Dès l'été 1890, Edmond Brandt consacre ses vacances à l'école de Namur jusqu'en 1895. Quelques années plus tard, ce seront des éducatrices de Pointe-aux-Trembles qui continueront à assumer cet enseignement.

Premières années pastorales

En mars 1895, alors qu'il était encore aux études, on lui confia la responsabilité de la Mission Saint-Jean-Baptiste⁶. Il partageait son logement avec deux autres étudiants en théologie, Exélia Menançon⁷ et Louis Abram et ils préparaient leurs travaux ensemble. Tous trois d'ailleurs prenaient part le mercredi soir et le dimanche aux services religieux. « Les membres de la mission étaient fiers de leurs prédicateurs qui pouvaient leur donner une grande variété de méditations et de leçons » ajoute Abram dans ses souvenirs.

Edmond Brandt termina ses études en 1896 et fut consacré au ministère dans la Mission dont il avait eu soin mais, dès octobre, il réintégra l'Institut évangélique de Pointe-aux-Trembles où il devint rapidement le bras droit du directeur. Rappelons que ce collège est mixte depuis 1872 contrairement à ce qui se faisait alors au Québec, les cours se donnant en commun, le logement des garçons et des filles demeurant distinct.

Durant ses mois d'été, il prête main forte à ses confrères. En 1897, il s'occupe de la mission presbytérienne de Saint-Henri et de Pointe-Saint-Charles dans l'ouest de Montréal. En 1898, il est à Miramichi au Nouveau-Brunswick, l'été suivant, il est de nouveau professeur à Namur.

Il était alors jeune mariée. Le 26 mai 1896, il avait épousé Alice-Évangéline Bourgoïn (15.7.1874-23.5.1911), la fille du directeur. Elle était graduée de l'École normale de l'Université McGill et du Collège Coligny d'Ottawa⁸. Elle a su épauler son mari avec

⁶ Dans le plateau Mont-Royal actuel, alors rue Dufferin, aujourd'hui rue de la Roche, future église du Sauveur.

⁷ Il sera ordonné en 1897 et épousera en 1902 Louisa Mélières, la nièce d'Edmond Brandt, justement à la chapelle de l'Institut évangélique. On sait qu'elle est arrivée à New York le 15 avril 1898, son frère Edgar de deux ans plus vieux qu'elle l'ayant précédée le 15 décembre 1897. Tous deux venaient à Montréal rejoindre leur oncle! On apprend par son mariage qu'elle est de Montéchérroux et que la sœur d'Edmond s'appelle Bertha laquelle avait épousé David Mélières. Louisa est élève de l'Institut au recensement de 1901. Edgar a été professeur à Pointe-aux-Trembles pour les années 1901-1904 mais décédera le 23 mars 1907 emporté par la tuberculose et sera enterré au cimetière Mont-Royal. On sait que Louisa seconde son mari jusqu'en 1923 à la paroisse du Sauveur. Elle l'accompagnera à Pointe-aux-Trembles de 1923 à 1933 quand il sera professeur et dans sa retraite chez sa fille Bertha. Ils mourront tous deux à La Tuque, lui le 22 septembre 1944 et elle, le 28 août 1962.

⁸ Ce pensionnat pour jeunes filles seulement vise à faire apprendre le français à des élèves anglophones tout en leur permettant de suivre un cours selon un curriculum adapté aux besoins du temps. On vise à développer les arts, spécialement la musique, et les soins apporter aux enfants. Il travaille dans des perspectives d'évangélisation et d'éducation chrétienne puisqu'il est de la responsabilité du Comité d'évangélisation en français de l'Église presbytérienne au Canada.

enthousiasme et courage; les jeunes filles de l'institution la trouvait de bon conseil. Elle avait une vénération pour la Parole de Dieu dont elle pouvait citer de nombreux passages de mémoire. On a aussi souligné sa présence auprès de malade qu'elle savait soigner et consoler. Cependant sa propre santé était déficiente ; et elle était atteinte de tuberculose et malgré une opération chirurgicale, elle n'en guérit pas et décéda le 23 mai 1911 à Pointe-Saint-Charles où elle avait été transportée pour être plus proche des médecins.



Edmond Brandt et Alice Bourgoïn vers 1910 (Duclos, I, p. 308, II, p. 337)

Le couple aura deux filles et un fils. L'aînée, Éva-Léa (8 mars 1897-1952), épousera en 1921 le pasteur Camille Chazeaud (1890-1991)⁹. La deuxième fille sera Siona qui naîtra dix ans plus tard (11.11.1907- 3.12.1977), longtemps célibataire, gagnant sa vie comme enseignante; elle le sera encore à Pointe-aux-Trembles au moment du décès de son père. Elle ne se mariera que le 24 juin 1950 à la Bedford United Church avec un membre d'une ancienne famille de convertis des Basses-Laurentides, Prosper Edward Piché, anglican et mécanicien automobile. Le dernier enfant d'Edmond Brandt et Alice Bourgoïn fut Edgar-Jules qui ne vécut que du 13 avril au 23 décembre 1909, avec enterrement le jour de Noël dans le cimetière de Hawthorndale.

Le nouveau directeur

Jules Bourgoïn était directeur de l'Institut depuis 1875. En septembre 1899 cependant, il était suffisamment malade pour que son gendre assume la direction des écoles à sa place. À la satisfaction de tous, semble-t-il.

Peu après le décès de l'ancien directeur, le 10 septembre 1900¹⁰, le Board of French Evangelization of the Presbyterian Church in Canada le nomma directeur des écoles le 7 octobre suivant. Le consistoire de Montréal, par une cérémonie touchante devant une

⁹ Ce pasteur est encore Français à ce moment-là. Il était né à Paris en 1890, était venu au Québec en 1907, avait du colportage au début des années 1910, avait été professeur à Pointe-aux-Trembles pour trois ans 1912-1914, avait servi dans l'armée française en 1917, était revenu au Canada en 1918 et avait terminé ses études au Collège presbytérien, graduant en 1921. Peu après son mariage, il a été directeur d'une école au Cameroun jusqu'en décembre 1928, son épouse étant revenue voir son père pour un an en 1924. En 1930, ils se sont établis aux États-Unis en Virginie et lui est devenu professeur à l'Université d'Hampton, ville où ils habitaient en 1939 encore. Il mourra plus que centenaire à Oreland PA le 24 avril 1991. Un institut supérieur de théologie du Cameroun porte son nom.

¹⁰ Voir sur la présence de Jules Bourgoïn à l'Institut de 1875 à 1900 le *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois*, n° 32, p. 1-5. Il faut savoir que son père qui était venu le rejoindre au Canada mourut le lendemain, accentuant le deuil de la famille, les deux cercueils étant exposés dans la chapelle du collège.

nombreuse assemblée l'installa ministre de la communauté. Il demeura en poste jusqu'en 1938, son histoire étant inséparable de celle de l'Institut, que nous ne pourrions cependant qu'évoquer dans cette biographie sommaire¹¹.



Croquis du pasteur Brandt au moment de sa nomination à la tête de l'école tel que paru dans *L'Aurore*, 27 septembre 1900, p. 9.

Peu après sa nomination, à l'été 1900, il alla faire de l'évangélisation, cette fois en compagnie de Louis Abram dans le Bas-Saint-Laurent. Le tandem se consacra au colportage dans la région de Rimouski (Sainte-Blandine), de Cabano (Saint-Eusèbe), de Rivière-du-Loup (Saint-Cyprien) et même de Saint-Jean-Port-Joli (Saint-Damase).

À l'époque, on parle souvent « des écoles » de la Pointe-aux-Trembles parce que c'est une façon de bien marquer les deux collèges réunis dans la même institution. Il y avait effectivement une directrice propre à l'école des filles pour répondre à des besoins spécifiques, mais on réunissait les deux directions selon les circonstances. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises, Edmond Brandt fut directeur des deux écoles en 1902, 1905, 1906, et de 1911 à 1915 inclusivement. Il collaborera activement plus tard à partir de 1921 et jusqu'à sa mort avec Laura Fruitier, qui sera directrice de l'école des filles pendant 26 ans (1921-1947).

Mise à niveau du programme scolaire

La première étape de transformation de l'institution fut d'étendre le curriculum du collège pour permettre aux élèves d'atteindre directement l'université en prolongeant les années de scolarité jusqu'à l'immatriculation selon le modèle qui avait cours dans les collèges anglophones¹². Il va donc voir à engager des professeurs capables d'enseigner les différentes matières exigées par ce niveau. On insista dès lors sur une excellente connaissance de l'anglais pour faciliter le passage des élèves à niveau universitaire, cette tendance allant s'accroître avec les années. L'Université Laval étant ouvertement catholique tout comme l'Université de Montréal par la suite, les collégiens s'orienteront vers l'Université McGill ou le Collège presbytérien ou d'autres semblables au Québec ou au Canada. En 1905, deux élèves subirent avec succès les épreuves d'immatriculation. Depuis ce temps, leur nombre ne fit qu'augmenter. En 1915, dira Brandt, ce sont 25 de nos finissants qui fréquentent une université.

Modernisation des installations

Dans un deuxième temps, Brandt vit à moderniser les immeubles et les installations ce qui était souhaité depuis longtemps. Il fallait songer à unifier les trois éléments existants,

¹¹ Le pasteur Joseph-Elzéar Boucher a consacré de nombreuses pages (24-38) à son prédécesseur à la tête de l'Institut français évangélique dans son *Esquisse de l'Institut...* dont nous reprenons ici certains éléments plus personnels.

¹² D. Vogt-Raguy consacre les p 741-742 de sa thèse particulièrement à l'évolution du collège entre 1881 et 1925.

la chapelle ayant été construite en 1887 entre le logement des filles et celui des garçons. Pour accueillir un plus grand nombre de pensionnaires, on avait ajouté un étage à chacun des immeubles. Cependant, l'ensemble était vétuste et nécessitait des améliorations importantes. Le logement des garçons n'avait pas de chauffage central ni de salles de toilettes. On s'éclairait encore avec des lampes à pétrole et on était mal protégé contre les incendies. Chaque édifice avait sa cuisine, son réfectoire et son magasin de provisions, ce qui entraînait des dépenses inutiles. Finalement, le collège était devenu trop petit pour les besoins puisqu'il fallait refuser chaque année des demandes d'admission. On décida donc d'une rénovation complète des lieux.

Un architecte proposa de réunir les édifices existants érigeant entre eux un ensemble de quatre étages, la petite chapelle étant remplacée par la salle Erksine intégrée au nouvel ensemble. On prévoyait un chauffage central, des radiateurs à eau chaude, un éclairage à



L'allure du nouvel édifice selon le croquis de l'architecte (Duclos, I, p. 310)

l'électricité, des lavabos dans tous les dortoirs, des classes mieux éclairées et aérées, bref, une modernisation de l'ensemble des installations. Son devis s'élevait à 60 000\$. En 1903, l'assemblée générale de l'Église presbytérienne se tenait à Vancouver et Edmond Brandt obtint la permission de parler de son projet. Les journaux locaux signalèrent aussi son intervention de sorte que le lieutenant-gouverneur de la Colombie-Britannique, le franco-protestant Henri Joly de Lotbinière, ancien premier ministre de la Province de Québec, en fut ainsi informé et l'invita à passer une journée ou deux à sa résidence.

En conséquence, les responsables de l'Église lancèrent à leur tour un appel à toutes les paroisses en créant « un fonds de construction ». Sur cette lancée, Edmond Brandt visita les grands centres de l'Ouest canadien en 1903, les Provinces maritimes l'été suivant, l'Ontario et le Québec en 1905. « Ces randonnées à travers le pays mirent en lumière les besoins de l'œuvre et déclenchèrent partout des courants de générosité. De l'Atlantique au Pacifique, les écoles du dimanche s'intéressèrent à ce nouveau projet, en plus d'envoyer des bourses d'études, contribuèrent dans une large mesure, au fonds de construction » (Boucher). On obtint finalement la somme de 40 000\$ (plus d'un million de dollars aujourd'hui), jugée suffisamment importante pour qu'on lance les travaux au printemps 1906.

L'inauguration officielle se fit le 22 mars 1907. Plus de 1000\$ dollars furent

recueillis le jour de la cérémonie. S'ajouta le fait que plusieurs donateurs individuels auxquels se joignirent les églises francophones presbytériennes de Montréal ajoutèrent leur quote-part pour financer l'ameublement des locaux et des chambres, l'Association des anciens n'étant pas en reste avec l'installation du réfectoire et de la salle Erksine (qui sert de chapelle) en plus d'un don de 5000\$. L'immeuble avait alors la possibilité de recevoir quelque 300 élèves. À la rentrée de 1907, il en accueillait 275. Duclos souligne même que les élèves y trouvaient alors un plus grand confort que leur offrait parfois leur propre maison paternelle!



Carte postale du collège vers 1912 avec la partie centre nouvelle.

Un collège dynamique...

Brandt continue de faire la promotion du collège auprès des instances de l'Église presbytérienne notamment pour obtenir des bourses afin d'aider certains élèves comme en fait foi la brochure qu'il a préparée en 1910 à cette intention. Avec succès. Elle retrace l'histoire missionnaire du collège depuis sa fondation et comment, grâce au soutien d'une multitude de donateurs, des Associations de dames, des écoles du dimanche, de nombreux élèves ont pu profiter d'une bourse d'étude pour défrayer leur pension annuelle. Le prix de la pension demandé variait alors selon les moyens des parents des élèves.

Sa brochure illustrée montre diverses activités parascolaires qui élargissent les horizons des collégiens. On s'intéresse à la musique (cours individuels et fanfare depuis 1907 dont le concert annuel est bien apprécié), aux travaux manuels (30 bancs de menuiserie avec outils appropriés), pratiques pour ceux qui n'ont pas l'intention de poursuivre leurs études. Dès 1908, le directeur crée le journal *La Feuille de Tremble*. Il paraît quatre fois l'an et diffuse les nouvelles de l'école, des travaux d'élèves, souligne diverses réalisations. On a acheté une presse et plusieurs garçons s'initient aux travaux de typographie et d'impression nécessaires à sa préparation sous la direction d'un professeur (R.-A. Régnauld) suffisamment qualifié en ce domaine puisqu'il embrassera peu après le métier d'imprimeur. C'était aussi une façon de faire connaître l'institution dans les foyers des élèves et dans leur milieu. Mais pour diverses raisons, l'atelier de durera pas, même si le journal continuera de paraître pendant plus de cinquante ans encore. Autre initiative illustrée dans sa brochure, la création

d'un corps de cadet à l'automne 1909 sous le nom de « Bataillon de la Pointe-aux-Trembles n° 95 ». Après la guerre, on obtiendra des uniformes complets et la présence d'instructeurs venus de l'armée pour l'encadrer. Une dernière innovation, plus tard en 1920, est l'acquisition d'un appareil de projection de films, nouvelle activité culturelle fort appréciée de l'ensemble des élèves, en cette époque de cinéma muet.

...Aux perspectives missionnaires

Comme l'Institut est un pensionnat, il peut accueillir des élèves venus de partout, aussi bien des Provinces canadiennes que des États limitrophes américains. Il a gardé ses perspectives missionnaires. S'il accueille une bonne part de fils et filles de convertis, plus de la moitié des élèves sont catholiques. Brandt précise bien que l'approche du collège n'a rien d'une critique en règle de leurs croyances. Au contraire, on préfère une approche positive. En consacrant chaque jour une heure à la lecture et à l'étude de la Bible, on compte sur cette connaissance pour éclairer les esprits. Alors que les conversions étaient du quart au temps de Bourgoïn, elles tombent plutôt à 15% dans les années 1920. Ces pourcentages sont jugés faibles à l'époque alors qu'ils nous paraissent au contraire importants aujourd'hui. Finalement, on compte sur le fait que, même sans conversion, la fréquentation de protestants par des catholiques n'est pas si terrible et qu'elle contribue au contraire à faire tomber bien des préjugés locaux et à diffuser les messages bibliques dans la population.

Le principal se réjouit dans ses tournées qu'en 1910, après 60 ans d'existence, le collège ait contribué à la formation de quelque 80 pasteurs, 200 missionnaires et enseignants, plusieurs avocats, journalistes, inventeurs et artistes. L'Association des anciens élèves (qui existe depuis 1887) en est le témoignage et elle contribue de diverses façons à meubler les lieux, enrichir la bibliothèque, offrir des prix de fin d'année et même trouver 5000\$ supplémentaires pour soutenir la rénovation des lieux.

De l'approche de Glay, le directeur Brandt avait gardé l'utilité d'un contact quotidien avec les élèves et, tous les soirs, il leur parlait avant la célébration d'un dernier culte. Comme il était convaincu des bienfaits de la tempérance, il avait constitué une Société qui en faisait la promotion et où se réunissait les volontaires tous les mercredis soir. Par ailleurs, on valorisait particulièrement les activités parascolaires qui éveillent la curiosité, créent un esprit de corps, de la discipline, un sentiment d'appartenance à des degrés divers. De plus, les élèves, comme dans bien des pensionnats au Québec d'alors, consacraient leur samedi matin au travail manuel, coupant du bois, entrant du charbon, nettoyant les lieux, cousant ou reprisant selon les besoins, etc. Les deux dernières heures du samedi étaient consacrées à des débats sur des thèmes variés. Le dimanche, jour du Seigneur, comportait deux cultes, le matin et le soir, et une étude biblique au milieu de l'après-midi.

Le corps professoral était soutenu par une équipe administrative absolument nécessaire au fonctionnement pratique d'une telle institution. Ainsi les deux épouses Brandt joueront-elles le rôle d'intendante auprès de leur mari. Une infirmière-résidente puis une secrétaire agrandissent le groupe de soutien essentiellement féminin dans les années 1910. Et, on l'a souligné, un instructeur militaire dès 1901 complète ce tableau. Selon le rapport annuel de 1925, c'est au total seize personnes qui assurent le fonctionnement de l'Institut au cours de l'année scolaire, deux principaux, dix professeurs (six hommes et quatre femmes)

en plus des trois personnes de soutien déjà signalées.

Des changements dans sa vie personnelle

Ces perspectives réjouissantes ont dû se concilier pour lui avec des changements dans sa vie personnelle. En effet, sa femme est décédée encore jeune le 23 mai 1911, à 36 ans, leur fille Léa a 14 ans mais Siona n'a que quatre ans. On comprend qu'il ait songé à se remarier. C'est ce qu'il fera exactement un an plus tard. Le 24 mai 1912, il épousera Angèle Boy (3.9.1889-11.2.1937), d'une famille proche des missionnaires¹³. C'est un professeur de l'Institut et pasteur en titre de l'église, Cléophas Lapointe, qui préside et le pasteur Georges Peck d'origine française et son épouse qui agissent comme témoins.



Angèle Boy à Pointe-aux-Trembles peu après son mariage (Duclos, I, p. 309)

Le seul enfant issu de ce deuxième mariage est René-Edmond Brandt (1923-1944). On sait qu'il poursuit des études en décembre 1939 au Collège Stanstead (région de Sherbrooke), institution privée issue de l'Église Unie de la tradition méthodiste mais qui était alors indépendante des Églises. Pourtant René-Edmond décédera en 1944 à 21 ans¹⁴. Il repose avec son père et sa mère au cimetière Hawthorndale.

Dans les années 1920 et 1930, le collège continue sur cette lancée dynamique qui avait si bien caractérisé sa première décennie. Le milieu ambiant francophone québécois est favorable à l'anglais, on pense grimper dans l'échelle sociale par cette connaissance. La filière anglophone du curriculum adopté par l'institution accentue durant cette période la nécessité de l'anglais si bien que certains enseignements ne se donnaient plus qu'en anglais. On offrait aussi un cours commercial permettant d'autres débouchés sur un marché du travail souvent aux mains d'anglophones. On a donc cette situation paradoxale d'un collège francophone qui joue un rôle anglicisant même sous



Brandt la salle Erskine au début des années 1920 probablement

¹³ Elle était la fille de Jean-Marie Boy et Élise (Elisabeth) Guillaume de Scotstown (canton de Mégantic). En fait, Jean-Marie (1845-1895) était le frère du missionnaire de la première heure Antoine Boy (1841-1905) qui a beaucoup œuvré dans les Cantons-de-l'Est. On retrouvera plusieurs membres de la famille Boy inscrits sur la pierre tombale des Brandt au cimetière Hawthorndale. Elisabeth Boy est veuve en 1903 lors d'un voyage de retour de France par New York et sa fille Angèle, 14 ans, revient voir sa tante à Scotstown.

¹⁴ L'Annaliste de *La Feuille de Tremble* de mai 1946 précise : « Le 11 décembre 1944, à Barryfield, Ont., tombait victime d'un accident, le lieutenant René Brandt, l'un des plus brillants élèves qui ait étudié sous ce toit, et fils du regretté Dr. E. H. Brandt. Diplômé de l'université McGill, avec grande distinction, il s'enrôla dans l'armée canadienne, aussitôt ses études terminées, et il suivait un cours supérieur quand la mort le prit d'une façon si tragique. Jeune homme doux, sérieux et d'une grande affabilité, il ne comptait que des amis et sa mort a causé tout un émoi dans nos rangs » (p. 10).

la gouverne de son directeur honoré par le Gouvernement français. Il n'est pas le seul à aller dans ce sens et c'est un des paradoxes collectif de cette époque.

Sa façon de conduire le collège et aussi, il faut le dire, l'évolution des mentalités, a fait que, ce qui était vu au XIX^e siècle comme une présence négative de « suisses » dans le village devenait une présence positive. Les étudiants n'avaient-ils pas aidé en 1915 à lutte contre de l'incendie du couvent des religieuses de l'endroit. Dans les années 1920, le Conseil municipal local semblait particulièrement désireux de plaire au directeur, au dire de C. Holmes dans *L'Aurore*. Le maire ou un de ses représentants assistait aux principales fêtes et autres manifestations qui avaient lieu à l'école. Professeurs et élèves étaient alors respectés par les gens du milieu, catholiques comme protestants.

La fusion de deux collèges

Les méthodistes et une grande partie des presbytériens avaient contribué à créer l'Église Unie en 1925 dont l'Institut faisait maintenant partie. Une des tâches à laquelle s'employaient les responsables de la nouvelle entité était de supprimer les doubles emplois créés par le passé. C'est ainsi qu'en 1929, on verra à fusionner à l'Institut de Pointe-aux-Trembles l'Institut méthodiste français de Westmount, qui existait depuis 1888 et qui avait formé toute une phalange de citoyens utiles et éclairés tout comme des pasteurs dévoués. L'Institut méthodiste cessa tout simplement de fonctionner, on nomma un nouveau conseil d'administration à Pointe-aux-Trembles et l'établissement fut désormais connu sous le nom d'Institut français évangélique, l'IFE. William Chodat qui dirigeait l'Institut méthodiste vint prêter main forte à Edmond Brandt, l'ameublement et les livres enrichirent de leur côté le nouvel Institut.

Qualités de l'homme et engagement en Église

Notons qu'Edmond Brandt a développé une amitié profonde avec le pasteur Louis Abram qui venait du même village que lui, avec le pasteur Paul Villard qui a dirigé l'Institut méthodiste pendant vingt ans dans la première période d'Edmond Brandt à Pointe-aux-Trembles. On l'a signalé. Brandt était aussi particulièrement attaché à Henri Joliat qu'il avait connu à ses débuts à l'Institut et qui était alors le pasteur attitré de la paroisse Saint-Jean (presbytérienne puis unie) de Montréal puisqu'il l'a été de 1912 à 1948.

Son engagement ne se limitait pas à la seule direction de son collège ou à sa promotion comme on l'a vu. Il trouvait moyen de le soutenir de diverses façons. Il a été pendant de longues années le secrétaire du Comité de direction de l'Institut français évangélique et secrétaire-trésorier de l'Association des anciens et nouveaux élèves de l'IFE avant d'en devenir le président.

Son rayonnement allait au-delà. En 1909, le synode d'Ottawa recommandait sa nomination au Collège presbytérien et, en 1915, ce même collège lui décernait un doctorat honorifique.

Ses origines françaises le rapprochaient aussi d'institutions qui venaient au secours de ses compatriotes. Ainsi, il accepta pendant de longues années d'être l'aumônier de l'Union nationale française à Montréal, cette société de bienfaisance et maison de refuge

fondée en 1886 où Paul Villard était aussi engagé et qui mènera à la fondation d'un hôpital montréalais. Il n'est surprenant qu'on connaisse en haut-lieu son travail et ses réalisations de sorte que, dès 1909, le Gouvernement français le fera officier d'Académie pour sa contribution à la cause de l'enseignement et de l'idéal français. Disons tout de suite qu'il lui décernera en 1929 le titre d'Officier de l'Instruction publique (d'où les initiales OIP qui suivent parfois son nom).

Il fut Président de la Conférence des pasteurs et ouvriers missionnaires français de l'Église Unie du Canada et savait rallier les gens autour de lui. Il était doué d'une éloquence persuasive et puissante, nous dit Paul Villard. Quand il parcourait le Canada pour faire connaître l'œuvre, partout il était accueilli avec plaisir, tant à cause de sa personnalité toujours exubérante et gaie que pour le message plein d'intérêt qu'il apportait avec lui¹⁵. Dans la veine missionnaire toujours, il accepta même à la fin de sa vie d'être président du Comité de direction du journal *L'Aurore*, publication dans laquelle ses articles retenaient l'attention des lecteurs. Parce qu'elle reconnaissait la contribution considérable qu'il avait apporté à la formation des jeunes esprits, la Société de l'histoire du protestantisme français au Canada, créé en 1938, en avait fait son président honoraire.

Ses dernières années

Le 11 février 1937, Edmond Brandt avait perdu sa femme, emportée par un cancer du sein à peine âgée de 48 ans. Le village n'y avait pas été indifférent, signe de l'évolution des mentalités et de la sympathie que s'étaient attirés le directeur et son épouse. À cette occasion, le fait que le Conseil municipal au complet, accompagné d'un détachement de la police, ait pris part aux cérémonies funèbres toucha particulièrement le directeur. La cérémonie avait été impressionnante réunissant quelque 400 personnes de toutes les confessions, bien des pasteurs ou des laïcs qui avaient été formés à Pointe-aux-Trembles lui rendaient ainsi témoignage.

Edmond Brandt pouvait cependant y voir un signe avant-coureur de sa propre fin. En effet, sa santé devenait de plus en plus précaire à cause de problèmes cardiaques qui l'affectaient depuis plusieurs années, le manque d'oxygénation du sang lui causant une grande fatigue notamment. Afin de lui rendre hommage à l'occasion des fêtes de fin d'année, un groupe d'anciens et d'amis lui avait remis un cadeau de 1000\$ le 26 décembre 1937 accompagné du message suivant : « Témoignages d'affectueuses sympathies dans ses cruelles épreuves, d'admiration et de reconnaissance pour près d'un demi-siècle [48 ans en fait en incluant ses études] d'inlassable dévouement, comme éducateur de la jeunesse canadienne, de longs services comme semeur de la parole de Dieu dans ce pays. De la part de ses anciens élèves et de ses nombreux amis ».

Malgré ses problèmes de santé, il a continué sa tâche plutôt que de prendre le repos absolu qui s'imposait, jugeait-on. Le conseil d'administration lui adjoignit Jos LeBel comme sous-directeur et c'est lui qui assura l'intérim quand, en juin 1938, sa maladie s'étant aggravée, il demanda un congé d'un an. Au printemps suivant, il revint quand même à

¹⁵ Ces qualités ressortent aussi quand il participe à la célébration de 50 ans de l'inauguration de l'église de Belle-Rivière le 13 juillet 1909, encourageant la poursuite du travail missionnaire de pionniers. Belle-Rivière, *op. cit.*, p. 248.

l'école, mais pour peu de temps puisqu'en juin, il dut prendre sa retraite définitive. Il avait tout de même 69 ans. Il devait passer l'hiver à Hampton en Virginie chez sa fille Eva-Léa et son mari le pasteur Camille Chazeaud, mais ni le repos ni le climat du sud ne le guérirent de sorte qu'il y s'éteignit doucement le 1^{er} décembre.

Ses funérailles

Le 4 décembre, ses funérailles furent conduites par le Président du Consistoire de Montréal de l'Église Unie du Canada lui-même, Cyril Hadman, et donnèrent lieu à de multiples témoignages. Citons celui de son successeur à l'Institut, le pasteur J.-E. Boucher qui résume bien le sentiment général :

« Sa disparition, au terme d'une vie si bien remplie, a laissé un vide profond, non seulement dans l'Institut, mais dans tous les milieux protestants de langue française. [...] Ce qui faisait le charme de sa personnalité, c'était sa cordialité si simple, si franche, si sincère. Il nous abordait toujours avec le sourire et la main tendue, et se montrait sans cesse prêt à nous aider de ses sages conseils, fruits d'une longue expérience.

Le protestantisme français au Canada lui doit une forte reconnaissance, car il a été l'un de ses plus ardents défenseurs. La vivacité de son intelligence l'avait placé, dès le début, au premier plan et, comme pédagogue et prédicateur, il a fait briller, avec éclat, les talents variés que la Divine Providence lui avait donnés. Il est descendu dans la tombe après avoir fourni une carrière des plus remarquable, dont l'ampleur et les résultats ont considérablement enrichi le patrimoine de nos gloires protestantes françaises au Canada » (*Esquisse*, p. 38).

Le pasteur et ami de toujours, Henri Joliat, évoqua dans son oraison funèbre aussi bien son arrivée à Pointe-aux-Trembles que sa difficile adaptation durant les premiers mois, son esprit missionnaire surtout, les conversions consécutives à ses colportages dans le Bas-Saint-Laurent, tout autant que l'éducateur de mérite qu'il avait été pendant quarante-quatre ans. L'orateur se désolait qu'Edmond Brandt se soit presque tué à la tâche. Il ajoutait :

« Notre ami Brandt aimait son travail : c'est ici qu'était son cœur, c'est ici qu'était sa vie. [...] C'est ici qu'il avait trouvé tout à la fois le bonheur de la famille et le bonheur du travail : Prêcher, enseigner, consoler, se donner chaque jour pour ses élèves, ouvrir à de jeunes âmes de nouveaux horizons, tailler en plein azur. Pouvez-vous le blâmer d'être resté à la tâche si longtemps, trop longtemps, quand il aurait dû se reposer dans la satisfaction du devoir accompli ? Ne comprenez-vous pas ses impatiences chaque fois qu'il se trouvait loin de sa chère école ? »

L'Aurore évoque les cérémonies des funérailles et prend la peine de donner la liste de 250 personnes présentes, mais il y en avait au moins le double. On y trouve le maire et des conseillers de la municipalité, de multiples représentants de toutes les confessions, baptistes, anglicans, d'anciens méthodistes et presbytériens alors de l'Église Unie, des gens de l'Armée du Salut, des membres des paroisses françaises également; on reconnaît le nom de nombreux pasteurs et de laïcs engagés, et bien d'autres fidèles et amis. Il est enterré au cimetière protestant Hawthorndale (aujourd'hui Cimetière des Trembles) aux côtés de ses épouses et de quelques autres membres de sa famille.

En 1986, Pointe-aux-Trembles a donné son nom à une des rues du quartier pour souligner justement son rôle à la tête de l'Institut français évangélique et son rayonnement dans le milieu en même temps qu'on honorait nombre d'autres personnalités locales.

21 mars 2016

Jean-Louis Lalonde

Sources

- *** « Le Rvd E. H. Brandt, Principal des Écoles de la Pointe-aux-Trembles », *L'Aurore*, 29.9.1900, p. 9.
- Abram, Louis, « La bienvenue » (président du Comité de rédaction), *L'Aurore*, 23.4.1937, p. 1.
« Souvenirs » (de E.H. Brandt), *L'Aurore*, les 8, 15, 29 mars, 5 et 12 avril 1940.
- Arbre franco-protestant par R Lougheed dans Ancestry. Archives du Cimetière Mont-Royal.
- Boucher, J.-E., *Esquisse historique de l'Institut français évangélique de la Pointe-aux-Trembles près de Montréal, Canada*, Montréal, Imprimerie R.A. Regnault, 1948, 44 p., pages 24-28, 31, 34, 36-38, 44.
- Brandt, Edmond Hermann, *Pointe aux Trembles Mission Schools (near Montreal)*, Toronto, Committee of the Forward Movement of the Presbyterian Church in Canada, 1910 (et 1919?), 32 pages, imprimé à l'Intitut (en microfiches CIHM 86533 et en ligne).
- Commission de toponymie – Portail Québec, « Rue Edmond-Brandt » voir http://www.toponymie.gouv.qc.ca/CT/toposweb/fiche.aspx?no_seq=169052
- Curdy, Ed.A., « Page d'histoire – Edmond Herman Brandt », *L'Aurore*, 3 mars 1939, p. 1-2.
- Declercq, V., « Les funérailles du Dr. E. H. Brandt », *L'Aurore*, 15.12.1939, p. 2.
- Duclos, Rieul-Prisque, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie évangélique, 1913, tome I, p. 308, II, p. 146-147, 173-174 et 333-338 (Alice Bourgoin).
- Fines, Hervé (dir.), *Album du Protestantisme français en Amérique du Nord*, Montréal, L'Aurore, 1972, 128 p., p. 7,93,95.
- Hache, C. (=Holmes, C.), « La population anglo-protestante de Pointe-aux-Trembles augmente – Hermann? Hier et aujourd'hui », *L'Aurore*, 15.12.1939, p. 1.
- Joliat, Henri, « Oraison funèbre prononcée par M. le pasteur Joliat aux funérailles du Dr. Brandt », *L'Aurore*, 22 décembre 1939, p. 4.
- Lalonde, Jean-Louis, *Belle Rivière 1840-2006*, Montréal, Société d'histoire du protestantisme franco-québécois, 2007, 2 v. 703 p., p. 228, 248.
- Morgan, Henry James (éd.), *The Canadian men and women of the time : a handbook of Canadian biography of living characters*, Toronto, William Briggs, 1912, "Brandt, Rev. Edmond
- Regnault, R. A., « Les funérailles de Madame E. H. Brandt », *L'Aurore*, 26 février 1937, p. 3 (Angèle Boy).
- Villard, Paul, « Edmond Herman Brandt, D.D., O.I.P. », *L'Aurore*, 8 décembre 1939, p. 1-2, *Up to the Light: The Story of French Protestantism in Canada*, Toronto, United Church of Canada, 1928, p.103,166, 168,198.
- Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, U. de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes, p. 493, 642, 644, 743-6, 750-2, 879, annexe 24, p. 7 et annexe 28, p. 1.